

II

LA GUERRE DE PARTISANS DANS L'ÉTAT DE TAMAULIPAS

Tampico et son commerce. — La Huasteca et les Indiens. —
Combat de San Antonio.

I

Le 15 mars 1864, la rade de Vera-Cruz offrait un singulier aspect d'animation. Sur le môle, épars en groupes bruyants, s'agitait tout un régiment de soldats à la veste rouge. La plage était encombrée de chevaux effrayés de voir rejaillir à leurs pieds les vagues grossies par le dernier coup de *norte*. Le contraste des types rapprochés par l'uniforme, les milles propos joyeux échangés en idiomes divers faisaient aisément reconnaître la contre-guérilla française, prête à continuer dans une région nouvelle du Mexique, — l'État de Tamaulipas, limi-

trophe des États-Unis, — la tâche si vaillamment commencée dans les terres chaudes de Vera-Cruz. La veille, les partisans avaient dit un dernier adieu au bivouac de Camaron, où ils avaient passé l'hiver. Durant toute cette journée du 15 mars 1864, le port de Vera-Cruz fut sillonné de barques chargées de troupes. Lorsque le transport de l'État l'*Eure* eut englouti dans ses flancs cinq cent cinquante hommes et deux cents animaux, il leva l'ancre et longea la côte, le cap au nord. Appuyés sur les bastingages, les contre-guérillas regardaient s'enfuir les terres chaudes dominées par la cime imposante du pic d'Orizaba. A travers la brume qui envahissait peu à peu l'horizon, chacun revoyait par la pensée et non sans émotion ce pays mystérieux et plein de dangers qu'on avait tant de fois parcouru, ces sentiers où l'on avait souffert ; mais à ces sensations mêlées presque de regrets s'ajoutait encore un sentiment de fierté légitime. N'était-ce pas le pauvre partisan qui, par ses courses hardies, avait secondé l'action française dans une partie importante de l'État de Vera-Cruz ? Sa tâche était accomplie. Aussi, dès que la côte eut disparu dans le brouillard, le passé s'effaça, et les contre-guérillas, couchés sur le pont, ne parlèrent plus que de l'avenir. A l'idée de l'inconnu, tous les instincts des aventuriers se réveillaient. L'inconnu s'appe-

lait Tamaulipas; c'était un pays presque ignoré des Français, que des sites étranges, une population belliqueuse recommandaient suffisamment à l'ardeur entreprenante d'une troupe de partisans. L'État de Tamaulipas est la large bande de terres chaudes qui succède à l'État de Vera-Cruz sur le golfe du Mexique, et qui s'étend sur un espace de cent cinquante lieues jusqu'à la frontière des États-Unis.

Après quarante-huit heures de traversée, l'*Eure* avait remonté de quatre-vingt-dix lieues environ au nord, et jetait l'ancre devant la barre de Tampico. Le débarquement commença. Les troupes, escortées de bandes voraces de requins, descendirent sur la plage, près du télégraphe qui relie la mer à la ville. La contre-guérilla, qui avait été récemment renforcée d'éléments et d'officiers pris dans l'armée française, formait presque une petite brigade légère destinée à se suffire à elle-même. Deux compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, une section d'artillerie suivie d'une ambulance de campagne, se mirent en route le soir.

En tête de la colonne marchait M. Du Vallon, capitaine au 3^e chasseurs d'Afrique, jeune officier d'un rare mérite sur qui le général Bazaine avait jeté les yeux pour conduire à Tampico et y commander par intérim la contre-guérilla en l'absence

du colonel Du Pin, tombé malade. Après une heure de marche, on entra à Tampico.

Cette cité, la plus importante du Tamaulipas, le second port du Mexique, s'élève, à deux lieues de la mer, sur la rive gauche du Panuco et au confluent de ce fleuve avec le Tamesis. C'est une ville de nouvelle création, fondée en 1824, et qui doit un jour attirer à elle tout le commerce de l'intérieur, toutes les marchandises importées d'outre-mer, et cela aux dépens du premier port mexicain, celui de Vera-Cruz. Ses comptoirs sont puissants par leurs ramifications dans tout le pays et se relient aux comptoirs d'Europe et d'Amérique. Elle est baignée par les deux principaux fleuves du Mexique, qui, si les travaux publics recevaient une vigoureuse impulsion, deviendraient les deux grandes artères de la navigation. Le Panuco, naturellement navigable à plus de cinquante lieues de son embouchure, traverse, en remontant à sa source, la vallée de Mexico. Le Tamesis, qui, de son côté, offre soixante lieues de parcours facile, s'enfonce à plus de cent lieues dans les terres, suivant la direction de San-Luis. Malheureusement, pour aller de la mer à Tampico, il faut, avant d'entrer en rivière, traverser une barre dangereuse en temps calme, infranchissable quand soufflent les vents du nord. Les terres sont basses, et une cein-

ture presque continue de bancs où les vagues déferlent avec fureur interdit l'accès de la côte.

Tampico est facile à défendre. Protégé sur le devant par la largeur du Tamesis, sur les derrières par une vaste lagune, à l'extrémité sud par le fort Iturbide, le port domine à son extrémité nord la route qui conduit d'Altamira, la ville la plus voisine, à Ciudad-Vittoria, la capitale du Tamaulipas. Malgré son excellente position, Tampico a été pris et repris dans la guerre de l'indépendance; en 1829, Santa-Anna y remporta une victoire décisive sur les troupes royales. La population s'élève à dix mille âmes environ, dont la cinquième partie est européenne.

Le chef de la contre-guérilla avait été nommé commandant supérieur du port mexicain et du territoire qui en dépendait. Sa mission était donc militaire et politique. Pour bien faire comprendre l'esprit des populations qui allaient relever de notre autorité, il suffira de retracer les derniers événements dont Tampico avait été le théâtre pendant dix-huit mois : on remontera jusqu'à l'automne de 1862.

Au mois d'octobre de cette année, on n'avait pu réunir encore en nombre suffisant dans le camp français les chevaux et les mulets nécessaires au succès du siège de Puebla. On jeta les yeux, pour

combler le déficit, sur le Tamaulipas et principalement sur le port de Tampico. Le 81^e régiment de ligne fut chargé d'y faire une descente. L'opération donna de fort médiocres résultats; la remonte de la cavalerie du moins ne fut guère facilitée, car les *haciendas*, gardées par les libéraux, qui tenaient la campagne, reçurent défense d'amener leurs produits chevalins dans la cité occupée par les troupes françaises. Peu de temps après, l'ordre d'évacuer la place fut donné à la colonne expéditionnaire; sa retraite, accomplie sous le feu de l'ennemi, coûta à notre marine la canonnière la *Lance*, qui se perdit sur la barre en protégeant l'arrière-garde de notre infanterie. Le port, ainsi abandonné, retomba tout de suite au pouvoir des juaristes, dont il était la principale source de revenus. D'après les statistiques du consulat de France, les recettes annuelles de cette douane maritime s'élevaient à 4,200,000 piastres (6 millions de francs). Après le départ de nos forces navales, les populations compromises s'enfuirent dans les bois, mourant de faim et maudissant la France. Les fonctionnaires accusés d'avoir servi l'intervention furent pendus comme traîtres à la patrie. Les caisses de la douane, où, dans la précipitation de la retraite, on avait laissé une somme d'argent considérable, furent vidées par les libéraux à leur rentrée dans la ville.

En août 1863, la réoccupation de Tampico fut décidée. Un régiment d'infanterie de marine, comptant treize cents baïonnettes et appuyé par l'escadre naviguant sous les ordres du contre-amiral Bosse, opéra son débarquement. Au passage de la barre, le yacht à vapeur la *Jeanne-Darc* fut coulé à fond par la lame. La ville fut cependant reprise sans coup férir. Le drapeau tricolore y flotta pour la seconde fois ; mais les guérillas des chefs Carbajal, Pavon, Canales et Mendez se répandirent dans les campagnes voisines. Le commerce avec l'intérieur fut coupé ; les recettes annuelles de la douane tombèrent au-dessous de 500,000 piastres (2,500,000 francs). Les troupes restaient agglomérées sur la place ; le cimetière était voisin du principal casernement, et la fièvre jaune, qui s'abattit sur la ville, y causa d'affreux ravages. A la fin de mars 1864, le vomito sévissait encore à Tampico, et les guérillas étaient toujours aux portes de la ville. C'est à ce moment que la contre-guérilla fut chargée de remplacer le régiment d'infanterie de marine, décimé par la maladie et rappelé en Europe. Quelques jours après notre installation, le colonel Du Pin, redescendu de Mexico, reprit son service. Le capitaine Du Vallon devint commandant en second.

De jour en jour, la situation de Tampico s'ag-

gravait. Les guérillas avaient réussi à couper les communications, même par eau. Sur les rives droites du Panuco et du Tamesis s'étendent les jardins cultivés par les Indiens, dont les produits alimentaient d'ordinaire le marché de la ville. Aucune embarcation chargée de fruits et de légumes n'osait plus désormais franchir le fleuve, et les *aguadores* qui se risquaient pour aller chercher l'eau potable aux sources voisines des remparts étaient salués par des balles. Le second port du Mexique allait être réduit aux viandes salées et à l'eau saumâtre. Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger, car notre influence, amoindrie déjà aux yeux des habitants de la cité mexicaine par une première évacuation, était loin de faire des progrès dans ce petit coin du Tamaulipas, le seul encore de cette vaste province si importante pour le commerce du haut Mexique où fût arboré le drapeau français. D'autres signes plus inquiétants révélaient les tendances de l'esprit public. En plein jour, on coudoyait dans les cafés et sur les places des chefs de guérillas bien connus, qui, tout en ayant accepté les profits de l'amnistie, n'avaient pas renoncé à leur projet de soulèvement. En attendant une occasion favorable, ils agissaient en secret dans la place même. La nuit, plusieurs de nos soldats avaient été frappés dans l'ombre. M. de Saint-

Charles, chancelier du consulat de France, qui avait toujours fait preuve d'énergie dans un poste vraiment dangereux, avait vu sa vie menacée. Ces faits alarmants se compliquèrent bientôt de tentatives d'agression qui se produisirent au sud comme au nord du Tamaulipas.

Au sud, entre Vera-Cruz et Tampico, à cinquante lieues environ de ce dernier point, se trouve sur le golfe du Mexique le port de Tuxpan, où l'on arrive par mer en remontant six milles de rivière. Depuis deux années, c'était le port libéral où venaient débarquer les chargements d'armes et de munitions expédiés des États-Unis et de la Havane à l'armée juariste. A peine le colonel mexicain don Manuel Llorente en avait-il pris possession au nom de la régence de Mexico, que le général Carbajal, attaché à la cause républicaine, réunissant à lui toutes les troupes disponibles, était accouru pour l'en chasser. Le colonel Llorente, poursuivi sans trêve, s'était réfugié, avec trois cents hommes restés fidèles à son drapeau, dans Temapache, village de la Huasteca (1). Au mois d'avril 1864,

(1) La Huasteca est la contrée des terres chaudes comprise entre le port de Tuxpan et le fleuve du Panuco. C'est un pays accidenté, couvert d'épaisses forêts dont la végétation est si vigoureuse que les murailles de verdure qui bordent les chemins sont impénétrables. C'est le terrain le plus difficile de tout le Mexique, par conséquent le plus propice à la guerre de partisans.

tous les centres les plus importants de cette région étaient au pouvoir des libéraux : c'étaient les villes de Huejutla, Tancanhuitz et Ozuluama. Le général Carbajal, les commandants Pavon et Canales y guerroyaient au nom de la république avec des forces régulières et avaient fait appel à tous les contingents voisins pour la défense du sol national, foulé aux pieds par les envahisseurs. Le colonel Llorente ne tarda pas à être assiégé dans Temapache, et un courrier vint en son nom à Tampico supplier les Français de courir à son secours pour sauver l'honneur du drapeau de l'intervention déployé dans la Huasteca ; mais outre les guérillas qui cernaient Tampico, outre les douze cents soldats de Carbajal, devenu le maître de la Huasteca, une force non moins imposante se concentrait d'un autre côté, prête à se jeter sur Tampico dès que cette ville serait dégarnie de troupes.

Sur la droite, à soixante lieues plus au nord et à cinquante lieues dans les terres, Vittoria, la capitale du Tamaulipas, est couchée au pied des premières montagnes qui vont s'élevant jusqu'au plateau de la ville de San-Luis. Vittoria servait de quartier général au gouverneur de la province, le général Cortina (1), et à une division juariste qui,

(1) Le gouverneur Cortina, agent reconnu des Américains

de jour en jour, recevait de nouveaux renforts. Dès les premiers jours d'avril 1864, Cortina avait ordonné à Carbajal, aussitôt après la destruction des forces de Llorente, de courir sur Tampico. Ce mouvement devait être combiné avec la propre division de Cortina, ainsi qu'avec les guérilleros, qui n'attendaient que la nouvelle de la prise de Temapache pour se mettre en route. D'un moment à l'autre, près de trois mille hommes, aidés par le parti hostile séjournant dans Tampico, pouvaient paraître aux portes de la ville, défendue seulement par cinq cent cinquante contre-guérillas. Il ne nous était plus permis de rester inactifs.

Le 11 avril 1864, sur la grande place de la cathédrale de Tampico, la foule compacte se pressait inquiète au bruit des clairons français. La contre-guérilla marchait à l'ennemi. L'ennemi, c'était Carbajal (1), un officier de grande valeur, de race indienne, brave, intelligent et désintéressé.

du Nord, ne devait son grade de général qu'à une insurrection militaire où il avait été surtout servi par son audace.

(1) Depuis trois ans de luttes, plusieurs chefs de bandes nommés Carbajal ont été poursuivis par nos armes dans les états de Puebla et de Mexico; mais tous ces généraux improvisés n'étaient que des aventuriers ou des détoursseurs de grands chemins, abrités malheureusement sous la bannière républicaine, qui favorisait leurs exactions. Quant au général Carbajal du Tamaulipas, c'est un type d'homme de guerre trop rare au Mexique.

Avant tout, Carbajal combattait pour la liberté; mais dans son passé politique il y avait un crime, celui d'avoir allumé la guerre civile. Carbajal, comme les gouverneurs d'autres provinces, avait réclamé l'indépendance de son État et avait voulu s'affranchir de l'autorité du président de la république. En haine de Mexico, il s'était jeté dans les bras des Américains du Nord, dont la secrète influence croît chaque jour dans cette province du Tamaulipas, qu'ils convoitent ardemment. Il faut reconnaître aussi cependant qu'au premier cri de la patrie en danger, il avait offert son épée à Juarès pour la défense de la république. Tel était l'adversaire qu'on allait combattre sur son propre terrain. Chaque fois en effet que le général Carbajal, qui tient depuis longtemps la campagne et qui n'a pas cessé de nous résister avec une vaillante énergie, s'est senti serré de trop près, il a transporté le théâtre de la guerre dans la Huasteca, qu'il parcourt depuis son enfance, et où il exerce une action immense sur les populations indiennes. C'est dans la Huasteca que la contre-guérilla devait se rendre à marches forcées au secours de Llorente, gravement compromis.